

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 249-252

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Si nous n'avons pas eu, comme on nous le faisait encore espérer, au printemps dernier, l'inauguration définitive du « Simplon », Vevey n'a pas voulu manquer à sa parole et il nous a donné la « Fête des Vignerons ». De l'avis de tous elle a dépassé en splendeur tout ce qui s'était vu dans les solennités semblables et si la pluie ne s'était mêlée de troubler la dernière des six représentations annoncées, les Veveysans n'auraient pas eu l'ombre de regret. Quoi qu'il en soit, du reste, de ce désagrément de la dernière heure, le Comité d'Organisation ne mérite que des éloges sur la manière dont il avait organisé cette magnifique glorification du Travail : et le public ne lui a pas ménagé ses applaudissements.

C'était, comme on l'a fait remarquer à mainte reprise, une fête pour

les yeux et pour les oreilles. Et quand on pense que ce sont des enfants du pays qui ont conçu et réalisé le prestigieux programme, il faut féliciter le pays d'avoir de tels talents à son service. Des esprits habitués à la critique et qui ignorent, sans doute, combien l'art est difficile ont cherché à établir une comparaison entre la « Fête des Vignerons » et le « Festival vaudois » et n'ont pas craint de donner la préférence à ce dernier : et Dieu sait quels minces détails ils invoquent ! Que Genève et Lausanne fassent les yeux doux à Jacques Dalcroze, rien de mieux ! Que Vevey soit toute entière pour Gustave Doret cela se comprend encore : c'est un peu affaire de clocher ; mais vouloir rapetisser l'un au profit de l'autre, c'est quelque peu mesquin. Nous ne croyons pourtant pas que le peuple ou, mieux encore, la foule, ait fait des distinctions cantonales dans un sujet qui n'a rien à y voir et que hier, à Vevey comme à Lausanne, il y a deux ans, il n'y a eu qu'un cri sortant de toutes les poitrines : Que c'est grand, que c'est beau !

Si, après cela, nous venions nous plaindre de la multiplicité des fêtes on ne nous croirait plus : les gouvernements ne sont jamais plus tranquilles que lorsque les peuples s'amusent. Et pourtant nous ne saurions sourire, de gaîté de cœur, au nombre incalculable de plaisirs qui viennent arracher les hommes aux pensées sérieuses et les empêcher d'économiser, pour les temps difficiles, l'argent qu'ils gagnent péniblement à la sueur de leur front. Mais qui voudra bien comprendre cela et qui donc commencera à donner l'exemple en disant : en voilà assez pour longtemps ? Il y a toujours un centenaire à célébrer, un jubilé à rappeler, et quand il n'y a pas de centenaires, pas de jubilés, on s'en tient à de simples anniversaires; on en inventera même au besoin car ça fait marcher le commerce et le commerce, voilà l'ami ! Vive la réclame, Monsieur ! Et c'est partout la même chose, malgré les nuances ! En voulez-vous un exemple ? N'avez-vous pas lu dans les journaux la magnifique réception faite à l'escadre française du Nord par la flotte anglaise ? C'est de la réclame cela, et de la vraie, en faveur de l'« entente cordiale ». John Bull se connaît en affaires et ce n'est pas sans raison, croyez-le, qu'il rentre ses vieilles rancunes, son antique jalousie pour la France, pour recevoir, avec un grand tralala, les mathurins français à Portsmouth et Londres ! Il sait bien que lorsque le « Kaiser » verra s'affirmer l'entente entre Paris et Londres, l'auguste souverain mettra un peu d'eau dans son vin et qu'il ne recommencera plus, sans réfléchir, l'esclandre du Maroc. Et le jour où il verra que sa réclame aura porté ses fruits il trouvera une occasion de faire payer ses amabilités à sa voisine : il ne donne qu'à bon escient et comme il sait que les petits cadeaux entretiennent l'amitié il se fera livrer une des petites colonies qui lui donnent dans l'œil et qui mettent son impérialisme en appétit. Les affaires sont

les affaires ! Et si, par malheur, la France revenue de son heure d'attendrissement se mettait à montrer les dents, John ferait grincer les siennes et le tour serait joué.

Au moment où nous écrivons ces lignes, des pourparlers sont engagés, à l'ombre du drapeau des Etats-Unis, entre les Russes et les Japonais : plus d'un se berce de l'illusion que les plénipotentiaires des deux puissances arriveront à s'entendre et que nous allons assister à la fin de la guerre. Tant mieux si cela arrive, mais nous n'y comptons qu'à demi. Les conditions des vainqueurs sont énormes ; leurs exigences ne connaissent pas de limites : et il existe en Russie un parti considérable qui ne songe pas à désarmer.

Rien n'a transpiré de la dernière et subite entrevue du czar et de Guillaume II, et pourtant il est impossible qu'ils se soient rencontrés pour ne rien dire : ont-ils parlé de guerre ou de paix ? C'est un point assez difficile à éclairer et nous ne pourrions tirer des conjectures sérieuses que lorsque nous sauront si, en dépit des conditions onéreuses que le Japon fait à la Russie, les deux nations se décident à rentrer l'épée au fourreau. Sachons attendre jusque-là.

En France, par exemple, nous sommes fixés sur les intentions de la Chambre qui, en quelques séances, a bâclé la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; elle n'a pas voulu entrer en vacances avant d'avoir manifesté au pays son intention d'en finir au plus vite. Dès le mois de novembre le Sénat s'occupera de consacrer l'œuvre du Parlement et quoi qu'en pensent les optimistes la nouvelle loi sera appliquée dès le 1^{er} janvier de l'année prochaine. Le Concordat aura vécu : la rupture sera consommée et le divorce entre l'Eglise et l'Etat sera un fait accompli. Si encore cela pouvait être le signal d'une ère de liberté pour l'Eglise, mais le but du bloc en faisant cette loi ne ressemble en rien à l'édit de Constantin qui fit sortir l'Eglise des Catacombes ; les disciples et les émules de Combes n'ont pas de vues aussi larges, aussi généreuses, aussi libérales et ils continuent à creuser l'abîme sous lequel ils espèrent voir sombrer l'œuvre fondée par le Christ.

M. Emile Loubet, dans un récent discours à Valence, n'a pas craint d'affirmer que la Séparation arrangerait tout le monde : le pôvre ! Le p'tit père a si souvent parlé de concorde sans réussir à la créer, qu'il a bien pu se tromper une fois de plus et que nous ne tarderons pas à en être convaincus. Si, du reste, il disait tout ce qu'il pense, il s'attirerait les foudres de son entourage et il préfère terminer en paix les quelques mois qu'il doit encore rester en charge. Plus d'un lui souffle déjà dans l'oreille : « Ôte-toi que je m'y mette » et parmi les candidats les plus sérieux on nomme déjà M. Berteaux, l'illustre agent de change

devenu ministre de la guerre le lendemain de la chute du général André.

Si le nom de Paul Déroulède ne figure pas sur cette liste de candidats à la présidence, c'est que le noble exilé a préféré refuser la grâce qu'on lui offrait que de l'accepter dans d'indignes conditions. Il n'a pas commis la maladresse de ses compagnons d'exil en insultant le président de la République et en rentrant quand même : son geste est plus français et plus chevaleresque et lui a gagné toutes les sympathies. Grâce à l'intervention orageuse de M. Lasies, il n'a pas pu obtenir l'amnistie qui le confondait avec les pontifes de la délation ; et par respect pour lui-même il a décliné la grâce que les circonstances avait arrachée à Loubet : il a bien fait. Mieux vaut encore vivre libre en exil que de passer pour mort civilement dans son propre pays.

Strasbourg va recevoir sous peu le Congrès traditionnel des Catholiques allemands et, selon toutes les apparences il dépassera en splendeurs et en participants tous les Congrès qui ont eu lieu jusqu'à présent. Jusqu'ici l'Alsace seule n'avait pas encore été témoin de ce spectacle, toujours intéressant que Windthorst appelait les grandes manœuvres des catholiques allemands. Il faut croire que les raisons qui empêchaient les Chefs du Centre de franchir le Rhin n'existent plus et que les souvenirs de l'année terrible et de l'annexion sont assez effacés pour qu'on puisse voir dans ces grandioses assises autre chose qu'une manifestation sociale et religieuse pareille à celles qui l'ont précédée ! S'il en était autrement le gouvernement aurait bien su l'empêcher ! Quelques vieux Alsaciens à la rancune et aux souvenirs tenaces n'y verront peut-être que l'effondrement de leurs dernières illusions et croiront assister à la dernière étape de la germanisation ; mais nous croyons pouvoir affirmer que dans ce pays où la foi a conservé ses racines profondes les hommes de cœur refouleront leurs larmes et ne penseront qu'au triomphe de la religion. En voyant la France livrée aux horreurs de la guerre religieuse ils diront que Dieu fait bien ce qu'il fait et que l'Eglise peut guérir les blessures faites par la Patrie !

L. W.